

“ Une expérience humaine et historique
aux frontières du surnaturel ”

CO-INCIDENCES



MICHEL SALA

MICHEL SALA

Co-incidences

Une expérience humaine et historique aux frontières du surnaturel

© MICHEL SALA, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-6714-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

*« Mais devant les silences de nos parents, nous avons tout deviné,
comme si nous l'avions vécu »*

P. Modiano

Victor haïssait ces repas de famille où l'on évoquait les morts à mots couverts. Cela commençait toujours gaiement, sur une table bien garnie, avec les éclats de voix des femmes et les rires rauques des fumeurs. Mais au fur et à mesure que le déjeuner avançait, que la fumée des cigarettes dessinait de jolis petits nuages mauves, qu'on buvait ce vin doux et épais qu'il détestait, les voix se voilaient, les rires devenaient moins francs. On était en 1958, et Victor avait douze ans. Lorsqu'il partait jouer dans la pièce voisine pour laisser les adultes plus longtemps à table, il savait à coup sûr que l'on évoquait le passé de la famille au changement du timbre des voix et du rythme des paroles des adultes. Maurice allait parler de son frère Marcel, disparu pendant la guerre. Tonton Maurice voulait toujours qu'on l'appelle Maurice alors que sa sœur, la mère de Victor, Hawa, lui avait dit que son vrai nom, c'était Moïse. Victor n'avait jamais très bien compris pourquoi. Il notait de nombreuses anomalies de la vie quotidienne, qui restaient pour lui mystérieuses, en particulier l'histoire des prénoms. Pourquoi Hawa voulait-elle se faire appeler Éva ? Pourquoi fallait-il dénommer son oncle Maurice alors que tout le monde savait que son prénom de naissance était Moïse ? Pourquoi cette famille, *sa famille*, ne ressemblait-elle pas du tout aux familles de ses amis de classe ?

L'été dernier, lors d'une partie de pêche avec Maurice et les autres hommes de la famille, Victor avait découvert un tatouage sur son avant-bras avec huit ou neuf chiffres noirs bien visibles, alignés. Le dimanche suivant, alors que Maurice lisait son journal sur le sofa du salon, il avait osé demander d'une toute petite voix à son oncle ce que ces tatouages signifiaient. Maurice avait répondu en riant et sans l'hésitation propre aux mensonges : « c'est mon numéro de sécurité sociale, pour être sûr de ne pas l'oublier ! »

Un soir silencieux, allongé sur le canapé, alors qu'Éva lui caressait

affectueusement la tête, Victor découvrit le destin tragique de ses proches. Le regard grave, il apprit qu'il appartenait à une lignée martyrisée par la guerre. Sur les quatre enfants de la famille de Éva, seuls Maurice et elle avaient survécu après 1945. C'était une information difficile à absorber pour un enfant de douze ans.

Depuis ce jour, la vie quotidienne prit un sens curieux, mystérieux, l'éloignant de ses camarades qui semblaient indifférents au passé. Comment fait-on pour vivre avec cela ? Toute la famille était muette. On ne l'évoquait pas, ou à peine, si l'on avait bu un coup, et toujours entre adultes, jamais avec les enfants. Mais pour eux, parler du passé, c'était souvent pleurer ou au mieux se taire. Au fond c'était cela. En parler, c'était rester silencieux, rentrer en soi-même pour se rappeler les souvenirs des absents. Même les souvenirs heureux étaient voilés. Il y avait comme un fondu enchaîné, une juxtaposition des joies passées avec les images terribles des cachettes, des fuites, des rafles. Ce qu'avaient connu les disparus après, on l'ignorait. On n'était pas avec eux. Et Dieu merci ! Sinon on ne serait pas là à trinquer en silence.

Ce qu'ils avaient vécu, on le devinait par les rares récits qui circulaient, les quelques photos de guerre qu'on avait pu voir. On savait que c'était terrible mais c'est tout. Il n'y avait aucune tombe à fleurir, pas de lieux à visiter pour se souvenir, éventuellement même une date pour commémorer. Ils avaient été effacés de la Terre entre le 3 septembre 1939 et le 8 mai 1945. Étaient-ils morts de faim ? Du typhus ? Avaient-ils passé quelques mois dans ces camps avant qu'un gardien allemand ou polonais ne leur tire une balle dans la tête ou les envoie dans une chambre à gaz ? C'était le genre de questions dont l'entourage semblait avoir fait le deuil. C'était pour Victor un abîme insondable, qu'il savait intuitivement ne pas devoir agiter. On essayait d'oublier, on minimisait. Quand les silences se prolongeaient plus de dix interminables secondes, Victor savait qu'on en avait parlé se tenait coi.

Alors que faire pour tenter de maîtriser et de comprendre ce flou nimbé de beaucoup de questions, de haine envers les Allemands ? Les Allemands ? Les boches oui ! Pourtant, avant la guerre, sa famille n'était pas contre les Allemands. Victor avait surpris une conversation entre adultes où Jacques évoquait sa propre mère, raflée le 17 avril 1944, dénoncée par un cantonnier alors qu'elle était cachée à Felletin dans le centre de la France. D'un ton monocorde, Jacques avait dit que sa mère ne chantait qu'en allemand des lieder de Brahms et de

Schubert alors que le grand-père l'accompagnait au piano. Victor l'avait entendu, et il ne comprenait pas, le mystère de la guerre s'épaississait.

Lieder, Brahms, Schubert, rafle, cantonnier. Tous ces mots n'allaient pas ensemble. Ils étaient dissonants, mal accointés, à l'image de la reproduction d'un tableau d'Egon Schiele qui trônait au-dessus du buffet et qu'il détestait.

Dissonance, malaise, questions.

À douze ans, sa famille ne lui apportait aucune réponse. Alors, Victor reportait ses interrogations sur les Allemands. Qui étaient ces hommes qui semblaient avoir régné en maîtres sur toute l'Europe ? Pourquoi ces conquérants victorieux avaient-ils eu besoin de s'en prendre à ses proches ? C'est vrai que, dans la famille, tous étaient fiers d'être français, farouchement opposés aux Boches, tellement fiers de crier fort leur patriotisme dans la foule, avec les Français de vieille souche. Sa mère avait expliqué à Victor que son prénom était un hommage à Victor Hugo, admiré par ses parents en tant que démocrate, français et défenseur de la Liberté. Pourquoi, une fois la France occupée et soumise, s'en étaient-ils pris à eux et pas aux Bretons ou aux immigrés italiens ?

Le temps s'écoulait, paisible, mais toujours silencieux du passé si proche. Cela faisait plus de dix ans que la guerre avait cessé. Lors des repas de famille aux effectifs si réduits, on ne prononçait jamais ce si fréquent « tu te souviens de untel ? ». Les souvenirs étaient interdits.

Autant Jacques paraissait vaguement lointain, distant, envers son fils, autant l'oncle Maurice était proche. À part sa sœur Éva, on ne savait pas d'où Maurice tirait ses revenus. C'était le membre le plus gai de la famille, et Victor l'adorait. Maurice était le seul à rire volontiers aux éclats, d'un rire sonore, communicatif, ce qui n'arrivait jamais à ses parents qui restaient toujours un peu tristes, toujours sur la réserve. Cet oncle mystérieux ne semblait pas travailler réellement. À intervalles réguliers, il s'absentait quelques jours en « province ». Sa petite chambre qui sentait fort le tabac restait silencieuse, le lit impeccable. Victor posait souvent des questions à sa mère sur le métier de l'oncle Maurice. Le mystère était total. À l'inverse, il paressait parfois des journées entières à la maison, en pantoufles, à lire les journaux, en particulier Paris-Turf qu'il adorait. Il demandait son avis à Victor sur un cheval, comme cela, à l'intuition, au nom du canasson.

À l'opposé, le métier de Jacques, le père de Victor, était facile à comprendre.

Il était aide-comptable d'une petite société de quincaillerie industrielle boulevard Richard-Lenoir. Il partait tous les matins à la même heure, et rentrait invariablement sur le coup de 17 h 30.

La famille habitait rue Crussol, qui était une rue située au cœur de ce quartier animé du Marais, dans le troisième arrondissement de Paris. Elle y louait un appartement au deuxième étage d'un immeuble modeste, bâti au début du siècle. Il était suffisamment clair, et chacun avait sa chambre, le couple, Maurice, et Victor, qui était fils unique. La vie s'y écoulait paisiblement.

D'après Maurice, le quartier beaucoup avait changé. Il avait connu le Marais d'avant-guerre, ce quartier populaire frôlant la pauvreté, où s'entassaient pêle-mêle des artisans parisiens de souche et des petits boutiquiers fraîchement arrivés de Lvov ou Varsovie. On vivait entre soi. Chaque arrière-cour d'immeuble avait ses quatre ou cinq ateliers, confection, chapellerie, boutons, bijoux de camelote. Les enfants jouaient à la marelle ou à la poupée dans la cour, en évitant adroitement les porteurs bougons qui chargeaient les marchandises dans des chariots à bras. La lumière était rare, fumeuse, dans ces petites cours au jour incertain. On n'y était ni joyeux ni triste. On vivait dans l'instant, en fourmi besogneuse, en pensant parfois à ceux qu'on avait laissés à Vilno, Cracovie ou Ternopol. Ils étaient trop vieux, ou malades ou simplement avaient eu peur de ce voyage vers l'incertitude d'une France tant idéalisée.

Tout avait été balayé par la guerre. Après 1942, le quartier du troisième arrondissement où les familles avaient vécu était déserté, presque silencieux. Les immeubles où coexistaient quinze à vingt foyers ne comptaient plus que quelques dizaines d'habitants, français de souche. Peu avaient osé s'emparer de ces logis déserts, de ces ateliers éteints. Les machines à coudre avaient été démontées et emportées. On n'entendait pas de rires d'enfants.

À la fin de la guerre, timidement, les rescapés du tourbillon étaient revenus. Ils trouvaient un appartement vidé, sans meubles, parfois ouvert à tout vent, les vitres cassées. Les concierges avaient souvent gardé les clés, « au cas où ». Parfois, les anciens occupants tombaient sur des familles « françaises » qui avaient été relogées par la préfecture de Paris entre 1943 et 1945. Les conflits étaient fréquents.

Engourdi, le quartier renaissait avec lenteur. Après la guerre, les revenants

rasaient les murs, parlaient doucement, semblant s'excuser d'être présents. Il n'y avait plus de café, ou de placette pour se réunir et discuter, comme avant la guerre. Alors, ces rescapés se retrouvaient chez les uns et chez les autres, parfois dans un petit centre communautaire qui venait d'ouvrir au fond d'une cour. Sans être originaire du même pays, tout le monde habitait la même langue, ce Yiddish qui réunissait cette Mitteleuropa, depuis les plages de la Baltique, jusqu'à la mer Noire ou les plaines immenses de Russie.

Victor adorait la rue Crussol, et son quartier, plein de recoins, de terrains vagues où l'on pouvait jouer tranquillement. Il était, comme tous les enfants, insensible à cette ambiance hésitante des adultes revenus de l'enfer. D'ailleurs, qui l'évoquait ? On parlait du prix de la toile de coton, de la laine, du montant des loyers, mais jamais du passé. Le climat de ce quartier n'était pas lugubre, juste taciturne, amorti. On travaillait dur, et on se taisait. Les revenants, comme ils se nommaient eux-mêmes, se sentaient coupables, d'une culpabilité sourde et honteuse. Comparés au prestige des anciens résistants revenus de déportation, dont le calvaire était comme sanctifié par leur combat, cette troupe de petits artisans Polonais, Lithuaniens ou Russes ne bénéficiaient d'aucun capital de sympathie. C'était parfois pire. Sans les désigner, on leur reprochait leur passivité d'agneaux emmenés à l'abattoir. Quitte à être parti là-bas, vous auriez mieux fait d'y rester, ou au moins de ne pas revenir ici ! semblaient dire certains regards ou tournures de phrases de Français restés tranquillement dans leur pays. Victor percevait parfois intuitivement cette honteuse responsabilité, mais comme un enfant, sans la comprendre. Un jeudi sans école¹, il s'ennuyait ferme en feuilletant de vieux illustrés près de la fenêtre. Soudain, dans le silence du salon, l'oncle Maurice replia brutalement Paris-Turf sur la toile cirée, et dit :

« Cela suffit, on s'ennuie ici ! viens, je t'amène à mon travail ! »

Maurice avait donc un travail, un métier ? L'esprit plein de questions, mais grisé de découverte, Victor courut prendre son paletot pour sortir. Bras dessus, bras dessous, alors que la tiédeur de l'air annonçait le printemps, le couple étrange prit le métro vers la porte-Dauphine.

Pour Victor, la porte-Dauphine représentait un monde lointain où l'on n'allait jamais, un interdit géographique et social, bien qu'accessible avec un ticket de métro. Son oncle l'amenait peut-être pour respirer l'ambiance bourgeoise de l'Ouest parisien, pour sortir de l'air humide et soufré des arrière-cours des ruelles du troisième arrondissement ? À la sortie du métro, Victor pensait voir un

joli jardin public, idéalisé, un peu comme le square Montholon de son enfance, qui était bien loin de chez lui, mais tellement chic avec ces enfants bien habillés et bien peignés, jouant à des jeux inconnus du Marais, qui nécessitaient des accessoires couteux, comme le cerceau ou les patins à roulettes. Maurice tint fermement la main de Victor : « suis-moi et fais tout ce que je te dis sans discuter ! » La voix était impérieuse, sur un ton inhabituellement dur de la part de son oncle. Loin de s'agacer, Victor ressentit ce frisson si agréable du saut dans l'inconnu vaguement dangereux vers la porte-Dauphine.

Le couple curieux sortit du métro. Maurice marchait à grandes enjambées. Après avoir franchi le terre-plein central qui reliait les boulevards Lannes et Gouvion St-Cyr, ils s'engagèrent dans une vaste prairie herbeuse et dégagée marquant les débuts du bois de Boulogne. Ils marchaient rapidement, les petites jambes de Victor s'efforçant de suivre le pas rapide et régulier de l'oncle Maurice, tandis que les moineaux piaillent autour d'eux, annonçant le redoux du printemps.

Plus loin, cachée du flot des voitures crachant une fumée bleue, une esplanade de sable gravillonnée dégageait un vaste espace libre de toute végétation. On y voyait quelques dizaines de silhouettes d'hommes, mais aucune femme. Curieusement, ils avaient tous la tête penchée vers le sol, comme des pingouins manchots se protégeant d'une tempête polaire. À mesure qu'il se rapprochait, la scène devint plus nette. Les hommes jouaient à la pétanque avec des boules d'acier bleui. Tandis que certains étaient engagés dans des parties en cours, d'autres groupes d'hommes à la tournure indistincte échangeaient discrètement des billets de banque par petites liasses.

Victor était resté en bordure de la piste sablonneuse sur un ordre impératif de son oncle : « tu restes là, tu ne bouges pas, mais tu peux regarder ». Victor était trop loin pour voir les boules. Il ne distinguait qu'un éclair d'argent quand une boule était lancée. Il entendait les exclamations de surprise ou de déception, il voyait la démarche dandinante de joueurs aux mains lestées de boules. Il ne comprenait pas ce ballet bien réglé des joueurs, des banquiers, et des nombreux spectateurs qui passaient d'une partie à l'autre, toujours le regard vers le sol. Dans le brouhaha des voix, Victor reconnut la voix de Maurice héler un joueur, en proposant « la partie à cent francs ? ».

Victor commençait à comprendre. Maurice était un joueur de boules qui en avait fait sa source de revenus. Il monnayait son talent auprès d'hommes en

pardessus gris. Les paris circulaient, l'argent changeait de mains. Après une demi-heure d'échanges de billets et de palabres, la partie de Maurice débuta enfin. Victor était trop loin, se contentait d'encourager son oncle par la pensée. La jeu s'acheva, des billets furent glissés dans d'autres mains. Le regard pétillant, Maurice se dirigea vers son neveu resté à la marge de l'arène.

« J'ai été grandiose aujourd'hui ! » Il tira de sa poche une liasse de billets craquants maintenus par une épingle dorée, et à l'aide de son doigt encore sablonneux humecté de salive, détacha délicatement un billet de dix francs qu'il donna à son neveu.

« Tiens, c'est pour tes billes et tes bonbons ! mais silence à la famille. »

Pour Victor, ce secret devait le rapprocher beaucoup de son oncle vieillissant. Désormais, l'habitude était prise d'accompagner l'oncle un ou deux jeudis par mois, quand il ne pleuvait pas. Le prétexte donné à la famille était que, dans la salle d'attente de son travail, les illustrés étaient nombreux et renouvelés tous les quinze jours. Certains jeudis étaient fastes, d'autres transformaient Maurice en une statue silencieuse, à l'œil noir et la poche vide. Un jeudi glorieux, alors que le soleil brillait dans le ciel et dans l'œil de Maurice, Victor se risqua enfin :

« Tonton, c'est quoi la vraie raison de ton tatouage de numéros sur les bras ? Je suis sûr que ce n'est pas ton numéro de sécurité sociale, tu as trop bonne mémoire. »

Maurice se rembrunit et répondit :

« Pas aujourd'hui. C'est un bon jour, j'ai été adroit et j'ai eu de la chance. Ces numéros ne portent pas chance ; une autre fois je t'expliquerai ». Ils se dirigèrent vers un kiosque à journaux où Maurice acheta un journal de Mickey à son neveu sans dire un mot.

Quelques semaines plus tard, un jeudi gris, sec et venteux d'octobre où Maurice n'avait pas gagné une seule partie, il emmena Victor au café place de la République. Il semblait d'humeur sombre.

« Ces numéros, ce sont les boches qui me les ont tatoués, pendant la guerre. J'ai été pris deux fois. La première fois, c'était comme tout le monde, en juillet 1942. Arrêtés au petit matin avec mes parents dans notre appartement, aux Filles du Calvaire, nous étions entassés au Vel d'Hiv. Le lendemain, nous avons été transférés à Drancy, dans un camp, à côté de Paris. Mes deux sœurs, ta maman